

Après, les socles

Artistes têtes chercheuses

Anne C Thibault • Patricia Gauvin
Marie-France Giraudon • Jean Marois
Lise Nantel • Josée Pellerin
Katherine Rochon • Dominique Sarrazin



Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire

Direction artistique : Geneviève Létourneau

Textes : Fanie Demeule

Marion Gingras-Gagné

Anne C Thibault

Patricia Gauvin

Marie-France Giraudon

Jean Marois

Lise Nantel

Josée Pellerin

Katherine Rochon

Dominique Sarrazin

Révision linguistique : Nathalie Descamps et Étienne Ardeans

Graphisme : Nicole de Passillé

Photographie : Patrick Deslandes et les Artistes têtes chercheuses

Impression : Imprimerie Maska inc.

© Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire – 2023

ISBN : 978-2-922755-30-5

Tous droits de reproduction, et d'adaptation réservés : toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque moyen que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation du Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire et des artistes.

Dépôt légal 4^e trimestre 2023

Bibliothèque et archives nationales du Québec



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONT-SAINT-HILAIRE

150, rue du Centre-Civique, Mont-Saint-Hilaire (Québec), CANADA J3H 5Z5

Téléphone : 450 536-3033

reception@mbamsh.com

mbamsh.com

Après, les socles

Artistes têtes chercheuses

Anne C Thibault • Patricia Gauvin
Marie-France Giraudon • Jean Marois
Lise Nantel • Josée Pellerin
Katherine Rochon • Dominique Sarrazin

EXPOSITION PRÉSENTÉE

du 25 novembre 2023 au 14 janvier 2024



SOMMAIRE

Avant-propos	3
Introduction	5
Anne C Thibault	7
Patricia Gauvin	11
Marie-France Giraudon	15
Jean Marois	19
Lise Nantel	23
Josée Pellerin	27
Katherine Rochon	31
Dominique Sarrazin	35
Remerciements	40

AVANT-PROPOS

Artistes Têtes Chercheuses est un groupe d'artistes redéfinissant, au fil des expériences, ses choix conceptuels et esthétiques. Outre leurs passions communes, ce regroupement crée ponctuellement des projets et des publications diffusés dans divers lieux culturels et ce, depuis 2017. Ces artistes qui mènent également une carrière individuelle sont : Patricia Gauvin, Marie-France Giraudon, Jean Marois, Lise Nantel, Josée Pellerin, Katherine Rochon, Anne C Thibault et Dominique Sarrazin.

Comme artiste têtes chercheuses, nous partageons nos émergences dans une instabilité stimulante. Les réflexions de l'un bousculent les intuitions de l'autre. Les expérimentations entrecroisées de nos pratiques incitent à l'interdisciplinarité. Les mises en espace sont réfléchies afin de favoriser un dialogue entre les œuvres. Il s'agit de prendre en compte le lieu d'exposition, dialoguer avec l'espace, permettre un terrain favorable entre les traces du processus, des œuvres et des artéfacts proposés.

Faisant suite à la dernière exposition *Quoi faire de.* présentée en 2021 au Musée Régional de la Côte-Nord de Sept-Îles ainsi qu'à la Galerie d'art Stewart Hall, le regroupement, cette fois, arrime son processus de recherche à la question du protocole comme rampe de lancement. Celui-ci s'avère être le fruit d'un choix de possibles, inscrits dans une situation donnée préalable, qui détermine l'œuvre, intégralement ou en partie et rend visible son processus. Il s'agit, en quelque sorte, d'un engagement volontaire d'abord directif.

Si la contrainte s'établit comme le socle du cheminement dans l'élaboration du projet, elle peut cependant être, dans sa logique interne, interrogée, disséquée, retournée au gré des risques rencontrés. Tel le complice dans un déplacement le long du chemin, la règle établie s'incarne alors en une entité externe et se pose en alliée, en réelle acolyte.

Conséquemment, peu importe la convention, une réponse active est susceptible de dévoiler des significations poétiques inopinées, voire bouleversantes, de se transformer en une véritable aventure et de solliciter une sensible prise de conscience de l'expérience. Le cadre choisi se révèle ainsi un vecteur puissant pour encourager un espace propice au dépaysement.

Josée Pellerin pour A.T.C.



INTRODUCTION



Ph. D. | Chargée de cours
Département d'études
littéraires – Université du
Québec à Montréal

demeule.fanie@uqam.ca

Responsable éditoriale
Éditions Tête première
(Productions Somme toute,
<http://tetepremiere.com/>)
Éditions Hamac
(Productions Somme toute,
<https://www.hamac.qc.ca/>)
f.demeule@editionssomme-
toute.com

Autrice | Scénariste

www.faniedemeule.com



Fanie Demeule

**inhaler les braises
pour habiter la fumée
virer par vent arrière
dans l'œil borgne du geste**

1. Cet espace est le cadre devant lequel on crève, devant lequel il faut s'incliner. Ici gisent les fantômes en négatif. La chambre à soi n'est jamais qu'un cimetière : une étendue, ou plutôt, un petit lopin d'idées-ossements, de mots-cadavres. Tout ce qui enchaîne enchante, mais tout ce qui enchante déchaîne – griffe l'intérieur, devient fauve aux feulements sourds, terrassé d'une liberté aux lumières aveuglantes. Pour que la vie crisse encore, la main somnambule doit fermer les paupières, tracer l'itinéraire aux bornes arbitraires; s'accorder au langage obscur du paysage.

**excaver la voie périssable
jonchée d'empreintes trahies
se jouer des règles d'un monde
dont on ignore les préceptes**

2. Direction protocole rituel. Poser la règle hallucinée, porte entrouverte à la désobéissance pour qu'enfin l'envie s'exulte; la pression d'une source contrariée jaillit de ténèbres familières. Enfin, la possibilité de jouir de l'infraction, de se saisir du désir, d'éprouver l'éclat de contentement quand, sous couvert de dogme, s'exprime la part de soi la plus réprimée. Poser la règle comme l'axiome du désir, de la profanation créatrice. Promesse de libération clandestine. S'abandonner à la répétition jusqu'à la dissonance glorieuse.

qui dit
je
décide
quand vraiment
personne ne commande
après, les socles

3. Qui connaît l'achèvement? Ligne de conduite tendue puis rompue, héritage d'un chaos classé et organisé. Classement de débris. Après le vertige de la béance, retour à la nécessité de la règle – ne serait-ce que pour poser le point définitif, celui qui fait taire le grondement perpétuel au fond du dédale. Et malgré tout entretenir cet espoir fou, souverain, d'enfreindre la clôture, d'échapper au contour de l'objet, de plonger la main dans le ventre de l'autre, d'en troubler les sucs digestifs. De trouer l'espace de la rencontre à la faveur d'une lumière nouvelle, d'un ordre inédit.



Marion Gingras-Gagné

Marion Gingras-Gagné (elle) est doctorante en études littéraires et féministes à l'Université du Québec à Montréal. Dans sa thèse dirigée par Catherine Cyr, elle s'intéresse aux représentations des communautés féminines et de la maternité dans les œuvres récentes de science-fiction écrites par des femmes. Elle est très active dans le milieu académique : au fil des années, elle s'est impliquée dans l'organisation de colloques, la direction de numéros de revue et dans plusieurs comités de rédaction. Auxiliaire d'enseignement, elle a aussi publié plusieurs textes dans des revues de création littéraire et travaille actuellement comme Chargée des communications et rédactrice pour l'OBNL Thèsez-vous. Elle est boursière des Fonds de recherche du Québec – Science et culture (FRQSC).



Anne C Thibault

Anne C Thibault vit et travaille à Montréal. Née à Saint-Léon-le-Grand, un petit village de mille et quelques âmes dans la Vallée de la Matapédia, elle s'arrache à la quiétude de la campagne pour rejoindre, à 18 ans, l'indulgent anonymat de la Métropole. Après moult années d'errance, elle entre à l'université pour suivre des cours en histoire de l'art à l'UQÀM et, dans la foulée, effectue une maîtrise en arts plastiques. La scolarité de doctorat en sémiologie des arts visuels clôt ce cycle d'apprentissage en raison de la charge de travail que représente l'enseignement au niveau universitaire, qui débute en 1992, jumelée à la pratique picturale à laquelle l'artiste n'a jamais renoncé. La peinture la tracasse comme la mouche du coche : questionnements sur la couleur en vertu du contenu et de la forme, valeur et fonction de la figuration, de la représentation, pertinence de la beauté en art, le rôle et la place qu'occupe le spectateur dans l'œuvre l'interpellent et la poursuivent inlassablement. Par la suite, elle signe dans les années 1980 plusieurs textes notamment dans la revue *Esse art et opinions*.

Toujours active dans le domaine de l'art, ses tableaux sont présentés dans plusieurs expositions individuelles et collectives au Québec – Montréal, Saint-Jérôme, Amos, Alma, Sept-Îles, Trois-Rivières, Rouyn-Noranda – mais aussi à Mexico, Sofia, Tuzla. Curieuse, elle poursuit aujourd'hui ses recherches par le biais du livre d'artiste, de la miniature utilisée comme objet d'architecture anonyme et de l'écriture. En octobre 2023, elle signe son premier manifeste.





Les incroyables aventures du chien rose
Techniques mixtes sur matériaux divers, 1,5 x 2,92 m
2023

Dans *Les incroyables aventures du chien rose*, Anne C Thibault réfléchit à la libération des contraintes par le biais d'un grand tableau horizontal surplombant une accumulation de petits formats déposés au sol – supports de tous genres récupérés des années d'enseignement de l'artiste. Le chien, figure symbolique et paradoxale de la liberté créatrice, s'échappe du cadre pour parcourir ces images disparates comme un guide de notre contemplation et notre perception de l'œuvre, libre.





La perception nous renvoie à ce que nous sommes; nous sommes ce que nous percevons et ce que nous percevons construit une réalité unique, jugée indivisible. C'est cette réalité que l'artiste questionne, celle sur laquelle l'identité repose. Sans cesse malmenée, celle-ci nécessite autant de prévenance, afin de conserver un équilibre nécessaire à sa survie, que de stimuli adéquats afin d'éviter de périr d'ennui. Peindre, dessiner, est une recherche quotidienne, minutieuse, visant à réinvestir un ancien mode de représentation assujetti à une construction identitaire occidentale dominante. Il ne s'agit plus de dépeindre le monde tel qu'il semble apparaître, mais de le construire autrement sur la base de vérités, de mensonges, d'essais, de repentirs reflétant une expérience personnelle interdépendante d'un langage commun.

Dans cette perspective, le recours à la figuration est une stratégie de composition qui, de prime abord, rassure l'œil : alléché par une forme connue, dévoyé par une couleur attrayante, il balaie la surface de l'image et s'immisce innocemment dans un monde semé d'énigmes. Ici et là, des indices permettent à la personne qui regarde de questionner à son tour le contenu et la forme de l'œuvre : comment est-ce que je regarde (ou pas) cette œuvre-là? Qu'est-ce que je vois? *Les incroyables aventures du chien rose* sont des aventures, justement, dans l'univers de la pensée, un voyage proposé par une ou des images qui invitent à partager notre vision personnelle du monde avec celle de l'artiste. Le chien rose est un animal fantastique qui prend plaisir à s'échapper du cadre, à guider notre esprit dans toute sorte de paysages dans lesquels il se hasarde sans hâte.



Patricia Gauvin

L'artiste Patricia Gauvin a complété un doctorat en études et pratiques des arts à l'Université du Québec à Montréal en 2011, après avoir consacré sa maîtrise en arts visuel dans la même université, diplômée en 2000. Quelques années auparavant, elle a complété un certificat en sculpture en mai 1996 ainsi qu'un diplôme de deuxième cycle en enseignement des arts, obtenu en mai 1991 à l'Université Concordia. De plus, en mai 1989 elle a réalisé un baccalauréat en beaux-arts à cette même institution. Au fil du temps, elle a réalisé de nombreuses expositions individuelles et collectives. Pour ses plus récentes propositions artistiques, en 2023 elle a exposé au Musée Marius Barbeau à Saint-Joseph-de-Beauce en présentant *La pensée laboratoire* qui avait préalablement fait l'objet d'une exposition au Centre des arts Alain Larue, un peu plus tôt dans l'année, puis elle a présenté *Bruit blanc* à la Maison des arts et de la culture de Brompton. En 2021, elle a réalisé l'exposition *L'insaisissable* au Centre d'exposition d'Amos. Pour ce qui est de ses expositions collectives, elle a fait partie de *Mémoire sélective* en 2022 au Phare culturel de Verchères, puis elle a participé à l'exposition *Les pôles se rassemblent*, présentée au Centre d'artistes : Courant à Saint-Hyacinthe. Durant la même année, elle a exposé au Centre communautaire de Wakefield-la-Pêche dans le cadre de *Recycl'art* ainsi qu'à l'Écomusée du fier monde pour l'*Encan bénéfice*. Parmi ses nombreuses autres expériences, ses œuvres ont été acquises par des collections d'art, notamment pour le Musée des beaux-arts de Sherbrooke et par différentes collections privées. Elle a également reçu de nombreux prix et bourses à travers le temps, entre autres par le Conseil des arts et des lettres du Québec en 2006 et en 2011, puis par le Conseil des arts du Canada en 1995 et en 2020.

L'idée est à la base de tout projet de création. Mais comment nous vient-elle à l'esprit? Patricia Gauvin questionne le surgissement des idées dans *Les dépouilles*, une installation sous forme de cabinet de curiosités, où se côtoient rebus de création de toutes sortes, dessins sur vinyle autocollant et vidéo. Retailles, bouchons, découpes, restants de crayons ou fusain, céramiques, tout est bien classé et ordonné, par forme et couleur. Ainsi présenté, le cabinet devient une sorte de laboratoire scientifique de l'idée.



Patricia
Gauvin



Les dépouilles
Dimensions variables
2023



De manière générale, les œuvres de Patricia Gauvin explorent la complexité humaine en cherchant à matérialiser l'imaginaire et à donner forme à l'insaisissable, tout en favorisant un rapprochement entre la science et les arts. Elle s'intéresse plus particulièrement à l'inconscient, cette faculté qui emmagasine les expériences vécues. Si l'on constate que les pensées fécondes ne se limitent pas aux expériences antérieures, mais prennent aussi naissance dans nos autres préoccupations de la vie, la complexité humaine témoigne certainement de la singularité d'une pratique artistique. Selon elle, c'est même à travers cette singularité que l'âme d'un individu se dévoile, à la fois par la sensibilité et l'imaginaire. Dans cette perspective, l'artiste s'intéresse à l'action sous-jacente de la création en façonnant l'immatériel : les peurs, les pensées polluantes, la fantaisie, etc. Depuis plusieurs années, elle développe des œuvres conçues comme des dispositifs, où les spectateurs sont invités à l'action et à l'échange, de manière à pouvoir rejoindre cette corde sensible de la création entre ce qu'elle vit personnellement et ce que l'autre peut ressentir.

Dans sa pratique, elle essaie de s'éloigner de la contrainte en se donnant le plus de liberté possible et en multipliant les processus. L'intuition suit l'inspiration. Un questionnement permanent perturbe les habitudes vers des codes diversifiés. La discipline est dans la constance de l'action qu'elle veut quotidienne. Chaque système mis en place commande sa marche à suivre. Le dispositif est donc divisé en sous-structures. La prise de risque avec cette attitude plurifonctionnelle permet l'inattendu. Elle documente tous les processus, ce qui donne lieu à un autre projet. Le projet à venir s'enracine dans les précédents : répertorier, documenter et archiver les dépouilles de ces gestes.



Marie-France Giraudon

Sa pratique artistique, en installation photographique dans les années 80, s'est rapidement étendue aux arts médiatiques. Le corpus d'œuvres témoigne d'une recherche singulière sur le paysage, le site et le territoire, inspirée de ses expériences dans la nature.

Elle réalise des films depuis 1988 et des installations depuis 1985. Ayant œuvré pendant 25 ans au sein d'un duo d'artistes, elle a repris la création en solo depuis 2015, principalement sous forme d'expositions entre les arts numériques et les arts visuels, avec un retour vers la photographie dont témoigne la présente exposition.

Ses films ont été présentés lors de nombreux festivals en Europe, Amérique du Nord, Amérique du Sud, Asie, Russie, Afrique. Plusieurs se sont mérités des prix importants. Ses expositions ont été montrées régulièrement en Europe et en Amérique du Nord. Elles ont été présentées principalement lors d'événements dédiés à la vidéo expérimentale et aux arts numériques.

Depuis 2017, elle collabore également à des projets du regroupement multidisciplinaire *Artistes Têtes Chercheuses*. Leurs expositions, développées autour de thématiques spécifiques, ont été présentées à plusieurs reprises au Québec.

Née en France, elle réside à Montréal depuis 1987. Elle enseigne les arts médiatiques, la photographie et l'installation à l'Université du Québec à Montréal depuis 30 ans. Diplômée de cette institution en arts visuels et médiatiques (maîtrise, 1992), elle a préalablement étudié les arts plastiques à l'Université Rennes II (maîtrise, 1986 et D.E.A, 1990) ainsi qu'à l'École des Beaux-Arts de Rennes (D.N.S.E.P., 1984).

Plis et faux-plis, à fleur de sol
Installation : 170 photos marouflées
sur carton de mousse sans acide
2,60 x 4,42 m
2023

Marie-France Giraudon se penche sur la relation que nous entretenons avec les milieux naturels. Dans *Plis et faux-plis, à fleur de sol*, œuvre issue d'une expérience-terrain, elle s'intéresse aux déchets laissés en nature, plus spécifiquement à ceux liés à l'hygiène, qu'elle collecte avec son téléphone pour les archiver. L'installation regroupe de nombreuses photographies au mur, série reproduisant le trajet parcouru en marchant par l'artiste, engageant ainsi son corps dans la proposition. L'œuvre cherche à explorer l'histoire individuelle derrière les déchets, notamment où ils se trouvent et comment ils sont cachés.







Comme artiste, elle développe une recherche sur le paysage et sur la manière dont les espaces naturels nous interpellent aujourd'hui. Elle revisite certaines régions sauvages pour s'interroger sur la relation que nous établissons avec ces territoires en tant qu'individus urbains. Ses expéditions, sous forme de marches et de séjours de longue durée, l'aident à apprivoiser et repenser la distance physique et philosophique qui se creuse entre l'humain et la nature. Proches du performatif, ces expériences constituent aussi une certaine forme de méditation. Celles-ci inspirent ses œuvres au niveau conceptuel, formel et esthétique, et les nourrissent par des images, des sons, des mots. Les traces du vécu sont transcendées par le processus créateur, toujours à la limite entre l'évocation du réel et l'imaginaire.

L'œuvre *Plis et faux-plis, à fleur de sol*¹ pose un regard à la fois critique et poétique sur notre façon d'altérer les espaces naturels, à partir d'un archivage des déchets jonchant les chemins arpentés d'une région de haute-montagne. En raison de l'altitude, les sites souillés ne sont pas nettoyés, et les rebuts se remarquent davantage dans ces milieux naturels préservés.

La documentation rapportée est appropriée dans une installation photographique. Inspirée par l'approche « scientifique » du processus d'archivage, la mise en scène des images recrée une forme de cartographie du territoire sous observation.

L'œuvre en propose aussi une représentation paysagère, à contempler et parcourir pour apprécier ses paradoxes : entre le constat critique et la petite histoire subjective des objets sauvagement abandonnés, avec lesquels la nature doit s'accommoder.

1. Dans la lignée des vidéos *Rejets* (2011) et *Entro(SCO)pie* (2016), filmées sur un glacier affecté par la fonte, l'œuvre *Plis et faux-plis, à fleur de sol* constitue une nouvelle opportunité d'aborder l'écologie d'un point de vue environnementaliste dans ses créations.



Jean Marois

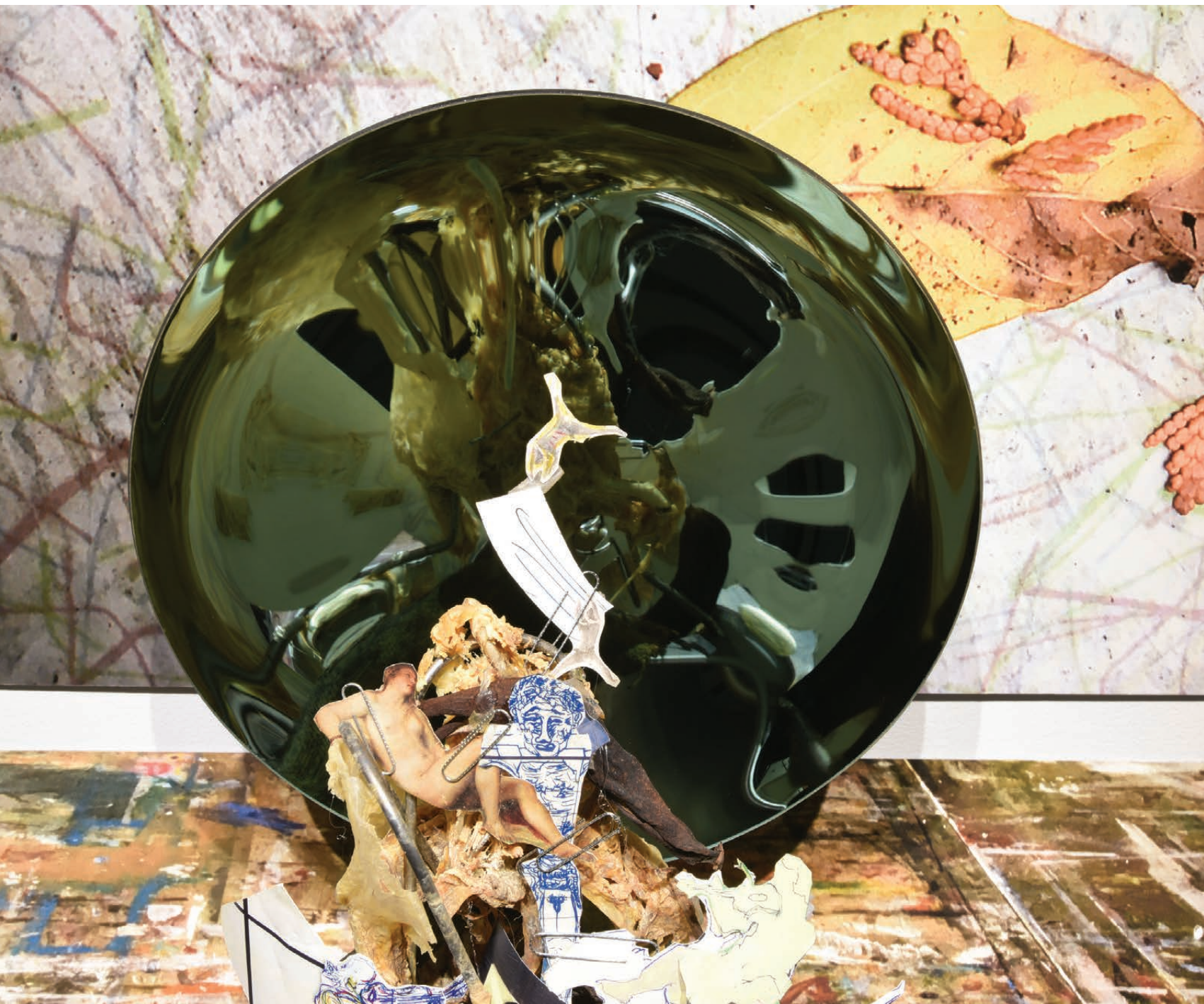
Peintre, enseignant, auteur et conférencier, Jean Marois est aussi docteur en arts et sciences de l'art de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne, détenteur d'une maîtrise en arts visuels à l'UQÀM et d'un baccalauréat en arts de l'Université de Montréal avec une majeure en histoire de l'art et une mineure en arts plastiques. Il a présenté son travail au Québec, en France, aux Pays-Bas, en Autriche et en Suisse. Depuis 2000, il est chargé de cours à l'École des arts visuels et médiatiques de l'UQÀM. Il a également été professeur invité, à deux reprises, à l'Université de Nancy en France et a donné un séminaire de maîtrise en esthétique dans la classe de philosophie de Mirjam Schaub à l'Université libre de Berlin. En tant qu'auteur, il a collaboré entre 2003 et 2009 à la revue allemande *Frau und Hund*, fondée par Markus Lüpertz, une figure marquante du néo-expressionnisme allemand. En Suisse, en 2011, il a participé à une table ronde organisée par la Maison de la littérature de Bâle dédiée à la revue *Frau und Hund*. En 2015, il a été invité à une table ronde publique au Centre Pompidou, à Paris, consacrée à la revue *Frau und Hund* et plus spécifiquement au travail de Markus Lüpertz. En 2014, il a été invité conjointement par la revue littéraire autrichienne *Triedere* et l'Ambassade de France à Vienne, à faire une lecture publique de ses écrits : fictions, récits et essais. Ses œuvres font partie de collections privées et notamment du Kunstcentrum de Maastricht, du Musée de Roermond en Hollande, du prêt d'œuvres d'art du Musée national des beaux-arts du Québec et de la collection privée de Christine Picasso.

Depuis 2016, il est membre du regroupement d'artistes ATC qui a exposé à la Maison de la culture Janine-Sutto, au Centre d'art Diane Dufresne, au Musée régional de la Côte-Nord à Sept-Îles, à la galerie Stewart Hall à Pointe-Claire et au Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire.

On n'y voit rien : le socle paranoïaque
Image numériques, dessin, carcasse
de poulet séchée, métal, tissus,
trombones et miroir concave.
Dimensions variables
2023

Jean Marois présente *On n'y voit rien : le socle paranoïaque*. Parmi les photographies abstraites, le miroir concave, l'œil s'arrête surtout à ce qui émerge du centre. Une composition qui est pour le moins inhabituelle, une carcasse de poulet fossilisée, sèche, droite, jamais dégradée, comme un pied de nez au temps qui passe. Ornée de petits objets, figures, images et croquis, elle s'impose comme une sculpture – mais est-ce vraiment le mot? – à la fois étrange et sublime.







Aucune appropriation possible, ce qui se présente est toujours là. Il essaie d'éliminer une attente qui précéderait les choses. Ce qu'on cherche est déjà toujours derrière nous, de toute façon. On ne peut, semble-t-il, que s'éloigner et ne jamais se rapprocher. Avoir le courage et le sang froid de ne pas chercher.

Un jour, comme tous les autres, rien de particulier à l'horizon, on se met à photographier un poulet embroché sur une tige en métal. Il s'est étrangement fossilisé après trois semaines oublié dans le BBQ! Sec, net, il ressemble à un drapé de Rubens. Aucun asticot, aucune odeur. Ridicule, insensé? Pourquoi le ranger dans mon atelier et le photographier? Ce lien à l'existence par quelque chose, qu'importe. On ne décide pas quel os la vie va nous donner à mordre...

Voici un commentaire d'un étudiant artiste, décrivant ce qu'il a éprouvé à l'égard de quelques prises de vue de son poulet qu'il a photographié des centaines de fois depuis 8 ans :

« Salut, c'est inquiétant – le premier affect qui m'est arrivé en voyant cette « sculpture ». Cet objet n'est pas de notre monde. Il est extrêmement esthétique, un ordre savant, voire classique en ressort. Mais ses composantes sont le contraire. On dirait le sublime qui a pris du crack – et il doit se présenter au congrès des choses sublimes tôt le matin – mais il n'a pas eu le temps de prendre sa douche ni passer à travers le *hangover* du lendemain. Et malgré son état pathologique, il se présente quand même.

C'est plus que de l'inquiétante étrangeté, c'est une étrangeté qui a passé les douanes américaines avec un chandail : je vends du crack, je suis recherché, arrêtez-moi; juste parce qu'elle avait un beau sourire.

Je ne sais pas, c'est flagrant comme objet ». – **Antoni Michalik**

« J'ai finalement peu appris du monde par l'art, mais plutôt tout découvert par lui ». – **Jean Marois**



Lise Nantel

Après des études à l'École des beaux-arts de Montréal (1965-1969) et son engagement durant l'occupation, Lise Nantel a travaillé comme graphiste avec des groupes populaires, syndicaux, féministes et comme co-auteur d'une publication sur l'art populaire *Les patenteux du Québec* (1974). Elle détient une maîtrise en arts visuels de l'UQÀM (1985) et un AEC en Production d'applications multimédia du cégep Maisonneuve (1999).

Son parcours manifeste une implication polyvalente portée par une volonté de diversifier les champs d'intervention de l'art : expositions, création d'éléments visuels pour des manifestations, aménagement de lieux de recueillement, enseignement, coordination d'expositions et d'événements, engagement comme membre de divers regroupements d'artistes, particulièrement au Conseil des arts textiles du Québec, et, parallèlement, fondation d'une maison d'édition féministe (Les Éditions du remue-ménage).

Depuis 1973, sa carte de route est jalonnée de nombreuses expositions individuelles et collectives à Montréal, comme à travers le Québec, et de projets collaboratifs.

Plusieurs fois boursière du Conseil des Arts du Canada (1973-1978-1979) et du Conseil des Arts et Lettres du Québec (1972-1974-1977-1985-1991-1997), elle a aussi participé à divers comités de sélection, entre autres Dare-dare, Skol, Musée d'art contemporain, Espace virtuel, Conseil des arts textiles du Québec, Biennale d'Alma, CTCM, École des arts visuels et médiatiques de l'UQÀM.

Depuis 1985, elle a enseigné à l'Université du Québec à Chicoutimi, à l'Université Concordia, à l'Université du Québec à Montréal et au Centre des textiles contemporains de Montréal.



Dans *RÉSOLUTION #121680 - la riposte*, Lise Nantel développe une réflexion sur les contraintes quotidiennes, les choses qu'il faut organiser, ranger, réparer, ces tâches sans fin qui deviennent envahissantes et qui rongent à la fois le temps et le désir. L'installation, comporte une partie au mur et des tables aux assemblages hétéroclites, qui mettent de l'avant divers objets trouvés ou issus d'œuvres qui ont déjà existé (textile, papiers, savons, etc.), permettant à l'artiste une réappropriation de son travail par la recomposition.



Résolution # 121680 - La riposte

Techniques mixtes sur divers supports

Matériaux : bois, tissu, fils, savon, épingles, objets du quotidien, objets trouvés, céramique, crin et laiton, 3,7 x 3,7 x 3,7 m
2023



Le travail de Lise Nantel puise dans les matériaux du quotidien et vise à reconnaître et réintégrer des savoirs liés autant au travail domestique qu'à l'horticulture, à l'ethnologie ou à l'art. Outil privilégié, source de plaisir et de savoirs, le textile nourrit sa démarche par sa riche matérialité, la complexité de ses structures, ses ressources comme porteur de signes et ses références sociales et intimes, lieu de tensions et de réconciliations.

La démarche de Lise Nantel se veut donc la recherche d'un langage qui, à la fois, nomme ce qui est nié dans l'histoire et les multiples couches de mémoire. Son travail est une résistance; il s'adresse à la pauvreté de la mémoire, à son besoin d'être entretenue et se révolte devant les innombrables occultations du pouvoir. Sa recherche est marquée par l'obsession d'appivoiser le temps et ancrée dans un désir profond d'identifier les obstacles à la création, la difficile conquête d'un lieu et d'un temps de création, les interdits collectifs, mais aussi ceux qu'on a appris à aimer. Le temps est trop court pour démonter les mécanismes des pouvoirs, pour aimer, désirer, créer, comprendre et se passionner pour tout. Il file comme la mémoire. Il oblige à choisir et s'affole devant les priorités imposées.

En 1986, elle a abordé la « chambre à soi » comme métaphore : avant d'être un lieu, c'est une permission, une conquête de la liberté toujours à recommencer, la reconnaissance d'une passion, d'un besoin. C'est un lieu où on n'entre pas sans désir. C'est l'espace-temps nécessaire au désir : lieu intime traversé par le monde, rituel de passage continu.

En 2004, ses sculptures ont emprunté aux formes usinées des béquilles, marchettes, cannes, détournées dans leur matière comme dans leur dimension, symboles de la volonté d'avancer, de créer, soutiens virtuels et souvent impraticables. Ainsi, ses œuvres explorent les multiples strates de mémoire, pour les enrichir de croisements, d'expériences, de rencontres et tisser des liens...



Josée Pellerin

Depuis la fin des années 1980, les œuvres de Josée Pellerin ont été présentées lors d'expositions individuelles et collectives au Québec, au Canada, aux États-Unis, en France, au Mexique et au Japon. Boursière du CALQ et du CAC pour des projets de création, de déplacements et de résidences de recherche en France, en Argentine et au Japon, elle a notamment publié des livres d'artiste *Sauf un paysage dans la tête: journal photographique et dérive textuelles*, *Être là*, *Heureusement qu'il y avait le monde autour de moi*, des textes théoriques *Marcher sur le fil de « soi »*, dans *Interdire, susciter, combattre*; *La prise de risque en création*, sous la direction d'Anne-Marie Ninacs et illustré des couvertures de romans dont *Je ne veux pas mourir seul* de Gil Courtemanche. Elle a également réalisé des œuvres pour le Web, participé à des explorations collectives éphémères et œuvré dans plusieurs centres d'artistes *La Centrale*, *Skol* et *B-312*. Plus récemment, ses vidéos expérimentales *Les silences des chutes* et *Chant de l'invisible* ont été diffusées lors d'expositions, projetées et primées dans de nombreux festivals internationaux en ligne. Elle vit et travaille à Montréal, où elle enseigne à l'École des arts visuels et médiatiques de l'Université du Québec et compte à son actif plusieurs implications dont les rôles de coordonnatrice de l'exposition *L'atelier justement*, du certificat en arts visuels ainsi que coordonnatrice du programme des conférences ICI (Intervenants Culturels Internationaux).

Les silences des chutes

<https://vimeo.com/515026976>

Chant de l'invisible

<https://vimeo.com/577246894>



Traversées sonores

Dessins au crayon sur impressions numériques

47 x 55 cm

2022

Traversées sonores de Josée Pellerin, nous invite à percevoir autrement le paysage en conjuguant perspectives visuelles et sonores. Les bords de rivage photographiés en plongée par l'artiste sont ornés d'un concentré de traits, reproduisant la sonorité de l'eau, et ce, pendant 3600 secondes. La main, avec le crayon, devient ainsi un sismographe qui retranscrit le son, mais aussi le temps, en superposition des images. Offrant un dialogue entre l'instantané de la prise de vue et le temps étiré de la transposition du son, les six photographies composant l'installation forment, à leur tour, un paysage sensible.







Le travail de Josée Pellerin s'inscrit dans une production visuelle alliant des procédés traditionnels tels que la peinture et le dessin, à des techniques permettant une reproduction sérielle des images comme la photographie argentique, numérique, la vidéographie et la captation sonore. Cette recherche fonctionne sur le mode de la superposition : celui du chevauchement de couches distinctes définissant la composition formelle et celui d'une imagerie qui rapproche des éléments du quotidien à des réalités fictionnelles.

Il s'en suit une exploration des conventions inhérentes à la photographie en reconsidérant celle-ci comme un objet en construction. Qu'il s'agisse d'altérations du support papier, de prises photographiques, de projections lumineuses, d'addition de textes, ou de montage de collages vidéographiques, ces manipulations remettent en cause le processus interne de fabrication de l'image, favorisent l'accident et permettent de perturber leur propre temporalité. Les déplacements entre ces avenues favorisent un langage hybride, où cette modalité bricolée s'impose davantage comme matière première.



Katherine Rochon

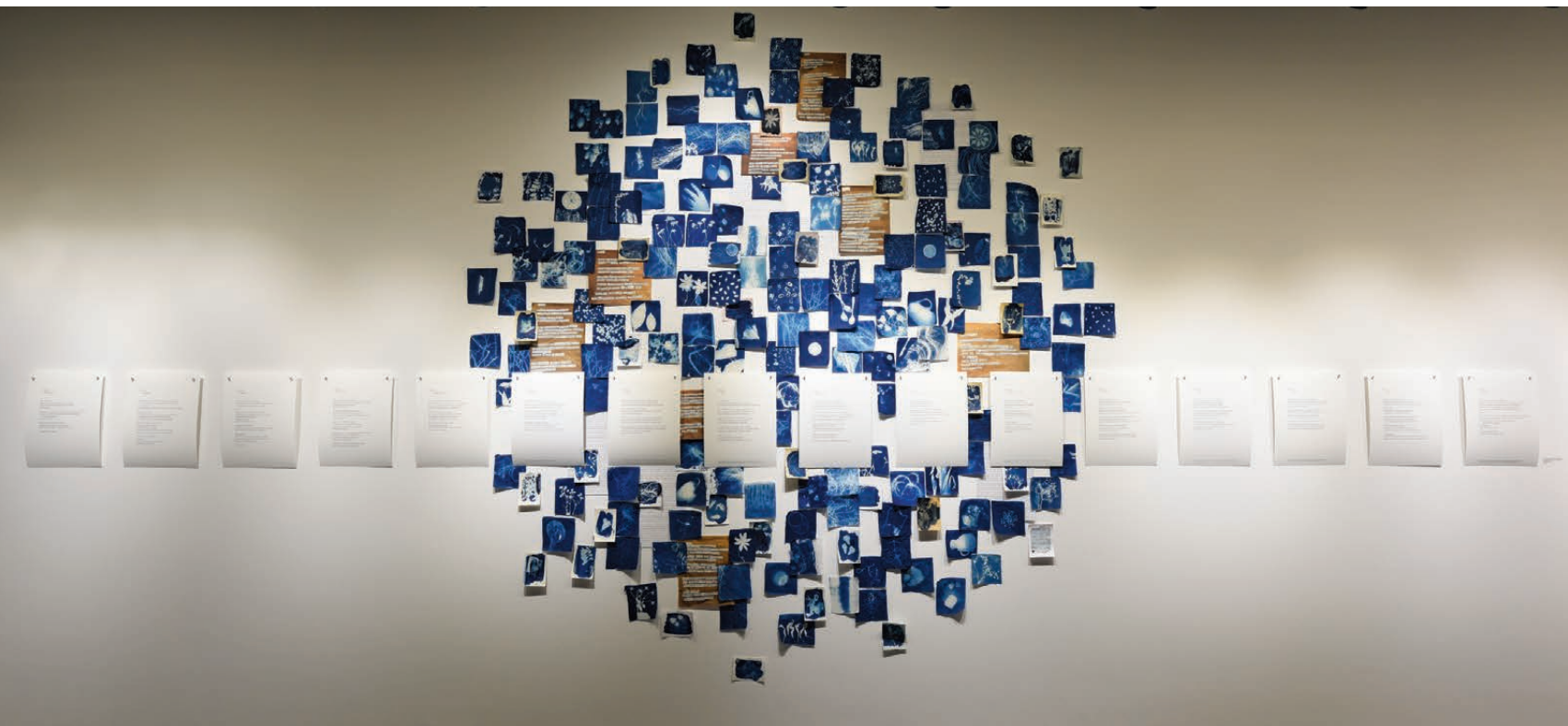
Artiste multidisciplinaire, designer et artiste pédagogue en art communautaire, Katherine Rochon a d'abord complété un baccalauréat en design graphique (Concordia, 1987), un domaine dans lequel elle a travaillé à temps plein en tant que professionnelle pendant un peu plus d'une vingtaine d'années. Ce sont les voyages outremer, un fort désir de réorientation et un questionnement sur l'identité qui l'ont menée à entreprendre des études de maîtrise en enseignement des arts à l'Université Concordia (2007) afin de développer un projet de création de robes de papier de taille réelles en tant que métaphores de soi. Suivant plusieurs ateliers de création offerts aux femmes en milieu communautaire, l'artiste chercheuse s'est engagée dans des études doctorales à l'UQÀM afin de poursuivre sa réflexion en proposant la création de robes de papier narratives à un groupe de quinze femmes récemment immigrées à Montréal (2016, mention excellent).

Tout en poursuivant sa passion pour l'enseignement de l'art communautaire, elle a complété des études en art-thérapie (UQAT, 2020), elle a été chargée de cours et assistante de recherche universitaire à l'UQÀM. Faire partie du groupe d'*Artistes têtes chercheuses* lui donne l'occasion de repousser les frontières de l'expression artistique tout en partageant sa passion pour la recherche en art et le processus de création.



Avec *L'ordre du jour : un livre d'heures*, Katherine Rochon invite le public à questionner la subjectivité du temps qui rythme les activités humaines. Son installation, inspirée du livre d'heures du Moyen-Âge, fait entrer en dialogues des poèmes (constitués de mots offerts par d'autres personnes et assemblés à l'aide du collage) et des images produites par cyanotype, procédé technique ancien où le papier sensible à la lumière préleve les traces d'objets posés sur sa surface. L'installation se présente comme un babillard déstructuré de mots et d'images.





L'ordre du jour : un livre d'heures
Cyanotypes sur papier mûrier, poèmes, impressions laser
3 x 6,1 m
2023



La pratique de Katherine Rochon s'inspire de la matérialité de la nature à travers le cycle des saisons. Pour réaliser ses œuvres de papier en deux ou trois dimensions, elle a recours à ses expériences en arts appliqués, en couture, en peinture et en design graphique. L'amalgame de ces expériences mène à la création de formes structurées ou organiques qui mettent l'accent sur la fibre et la texture. C'est par le biais de cette pratique et de ses gestes qu'elle explore les mouvements de son rapport au monde. Ce qui l'intéresse dans l'œuvre, c'est la capacité de communiquer une vision poétique des états humains par la voie sensorielle de la fibre du papier et de son langage métaphorique. Depuis plus d'une vingtaine d'années, elle s'intéresse aux histoires racontées et aux possibilités de transformation du regard sur soi et le monde par la création en art. En ce sens, sa pratique artistique, son enseignement et ses travaux de recherche en art l'ont mené à explorer les phases du processus de création en lien avec le concept d'identité narrative, car elles mettent l'accent sur la dynamique entre l'expérience du monde et l'expression par l'art qui peut transformer. À maintes occasions, des projets autour de cette notion ont été proposés dans ses ateliers d'art communautaire avec des femmes afin qu'elles puissent rendre visible, une histoire actuelle ou réinventée.



Dominique Sarrazin

Née à Québec, Dominique Sarrazin vit et travaille à Montréal. Lors de son parcours académique, elle a complété une maîtrise en arts visuels à l'UQÀM en 1991 sous la codirection de Guido Molinari. Elle compte plus de 30 expositions individuelles au Canada. Elle est représentée par la Galerie St-Laurent + Hill depuis ses débuts. Elle a aussi travaillé avec la Galerie Leo Kemen de Toronto, la Galerie Madeleine Lacerte à Québec, la Galerie Graff et la Galerie Orange de Montréal. Elle a participé à de grandes expositions collectives, *Pass Art* à Rouyn-Noranda en 2000, *Les femmeuses* de Pratt & Withney de 2005 et 2006, *Collection en mouvement* de Loto-Québec, *Voilà Québec en Mexico* en 2003, *Peinture peinture* à l'Édifice Belgo en 1998 et *Parti pris Peinture* à Montréal en 1993. Elle a participé au Symposium de la jeune peinture de Baie-Saint-Paul en 1989, où elle a obtenu le Prix René Richard. Ses œuvres font partie de nombreuses collections publiques et privées. Elle a fait un stage de peinture en Bretagne dans la ville de Dinan en 1992 en tant qu'artiste invitée par Mme Yvonne McHaffen ainsi qu'un stage de gravure à l'île Népawa en 2013 avec l'artiste Roger Pelerin. De 1989 à 1994, elle a bénéficié de nombreuses bourses de soutien à la pratique artistique du Québec et du Conseil des Arts du Canada. Elle a obtenu également jusqu'en 2019 des bourses de perfectionnement de l'UQÀM, où elle a enseigné en arts visuels durant 22 ans. Elle a été spécialiste sur les comités de 1 % entre 2007 et 2011 pour le Ministère de la Culture des communications et de la condition féminine.

Elle est associée depuis 2017 au groupe ATC *Artistes têtes chercheuses* formé de huit artistes enseignants de l'UQÀM qui explorent de nouvelles avenues d'expression visuelle sur des sujets philosophiques au cœur de l'art contemporain.



Huelga I à VI
Techniques mixtes sur aggloméré, 19 x 66 cm
2023

Huelga – qui signifie « grève » en espagnol – offre à la contemplation six œuvres horizontales, matrices formées de gestes spontanés et fluides, à l'acrylique desséché et obscurci de noir par une couche de brouillard. Horizons et bords de mers, sculptures de souches, terre, eau, ces paysages abstraits de l'artiste Dominique Sarrazin déploient une floraison de moments et d'états imprégnés du Costa Rica, dans des jeux d'images et de gestes évocateurs de la nature.





Le travail de Dominique Sarrazin propose un univers empreint de réminiscences. Le défi pour faire de ce travail intimiste une voie de communication avec autrui implique une compréhension sensible de la mouvance de l'existence et de sa précarité.

Dans sa dernière série de tableaux sur toile, l'artiste élabore des espaces investis d'impressions de collagraphies sphériques faits de gestes spontanés à l'acrylique, séchés et imprimés sur papier arches. Ce sont des circuits de hasard qui évoquent différentes composantes de matière terrestre. Jeux d'images, de moments et d'états, de vrai et de faux, de trop plein et de silences. Le langage peint hybridé par le collage et la matière s'inscrit dans son parcours depuis les premiers tableaux, c'est une peinture d'accumulations de matière et de temps. Elle associe sa pratique picturale au paysage, plus particulièrement au thème de la mer et perçoit des analogies avec des éléments de la nature qui évoluent dans une sorte de projection fataliste de la possible poursuite de la vie sur terre.

Huelga, grèves Costaricaines, où elle fait le plein de ces images envoutantes de bord de mer. Dans un autre univers, celui de l'atelier, elle étale de la matière liquide au hasard du geste et travaille à partir du souvenir qu'elle en garde, avec un état d'esprit libre de toute entrave dans le but de présenter sans représenter, à abstraire encore...



REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier sincèrement le Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire pour l'accueil, la collaboration et le professionnalisme de toute l'équipe au cours des différentes étapes de la préparation de l'exposition et du catalogue, ainsi que lors de la mise en espace. Merci à nos proches et amis, ainsi qu'à nos collègues et étudiants pour leur intérêt et leur soutien. Nous souhaitons exprimer notre gratitude à la Faculté des arts de l'UQÀM, plus précisément au comité de direction pour le soutien apporté à notre groupe artistique dans la réalisation de ce projet d'exposition *Après, les socles*. Votre engagement et votre confiance sont précieux.



De gauche à droite : Lise Nantel, Marie-France Giraudon, Anne C Thibault, Josée Pellerin, Katherine Rochon et Patricia Gauvin.
Absents sur la photo : Jean Marois et Dominique Sarrazin.

Le Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire, inauguré en 1995, s'est donné comme mandat de préserver la mémoire et de diffuser l'héritage culturel des artistes Ozias Leduc, Paul-Émile Borduas et Jordi Bonet; trois figures emblématiques de la région de Mont-Saint-Hilaire, qui ont marqué le panorama des arts visuels du Québec. Articulant ses actions autour de la diffusion des artistes qui ont nourri la pensée artistique de ces trois maîtres, ou qui leur ont succédé, le Musée travaille à démocratiser l'art contemporain et à mettre en valeur les créateurs québécois. Parmi la programmation des expositions temporaires, le MBAMSH présente année après année, le fruit du travail d'artistes professionnels, comme le groupe des *Artistes têtes chercheuses*.

Grâce à des recherches novatrices et d'excellence, un musée fonctionne comme un membre prisé et responsable de la société civile, et est perçu comme tel. La recherche engage et informe les publics, renforce les capacités et stimule l'intérêt de nos visiteurs. Elle dépend de la collaboration interdisciplinaire entre les professions et les réseaux de pairs, sert de levier à la connaissance des spécialistes dans les médias et les arts, et contribue au développement des publics, de la culture populaire et de l'éducation. En générant et en disséminant des connaissances et en offrant ou en favorisant de nouvelles perspectives, la recherche aide à expliquer le monde de l'art aux citoyennes et citoyens par le biais d'un dialogue honnête, créatif et ouvert. Les *têtes chercheuses* créent ce dialogue avec le public dans *Après, les socles*.



Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire

150, rue du Centre-civique, Mont-Saint-Hilaire J3H 5Z5

450 536-3033 www.mbamsh.com